

# Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand

Convegno internazionale di studi  
Gargnano - Palazzo Feltrinelli 15-17 giugno 2017

A cura di Alessandra Preda e Eleonora Sparvoli

ISSN 2281-9290  
ISBN 978-88-7916-856-4

Copyright 2018

*LED* Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto  
Via Cervignano 4 - 20137 Milano  
Catalogo: [www.lededizioni.com](http://www.lededizioni.com)

I diritti di riproduzione, memorizzazione elettronica e pubblicazione con qualsiasi mezzo analogico o digitale (comprese le copie fotostatiche e l'inserimento in banche dati) e i diritti di traduzione e di adattamento totale o parziale sono riservati per tutti i paesi.

---

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633.

Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da: AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108 - 20122 Milano  
E-mail [segreteria@aidro.org](mailto:segreteria@aidro.org) <<mailto:segreteria@aidro.org>>  
sito web [www.aidro.org](http://www.aidro.org) <<http://www.aidro.org>>

---

La realizzazione e la pubblicazione di questo volume sono state finanziate dal Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Milano

*In copertina:*  
Georg Pauli, *The Reading Light* (1884)

*Videoimpaginazione:* Paola Mignanego  
*Stampa:* Digital Print Service

# Sommario

Introduzione <i>Alessandra Preda</i>	9
---	---

## I LIBRI PREDILETTI

---

### TESTIMONIANZE

S'endormir en lisant. Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet <i>Florence Dumora</i>	15
“O que c'est un mol et doux chevet, et sain, [...]”. Montaigne lecteur <i>Jean Balsamo</i>	27
La stufa e il comodino. Riflessioni sul <i>Discours</i> di Descartes <i>Elio Franzini</i>	43
Il libro e la voce. Tra François de Sales e Fénelon <i>Benedetta Papasogli</i>	53
Une affinité élective. Voltaire lecteur de l'Arioste <i>Vincenzo De Santis</i>	65
Les poésies d'Ossian, livre de chevet de Napoléon et de sa génération <i>Jean-Louis Haquette</i>	79
Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon <i>Liana Nissim</i>	91
Un interminabile livre de chevet. Il Balzac-Frenhofer di Henry James <i>Susi Pietri</i>	103
Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet <i>Pierre-Louis Rey</i>	115
Lire Rabelais en Acadie. “La vraie langue” d'après Antonine Maillet <i>Cristina Brancaglioni</i>	127
<i>Le rêve et son interprétation</i> : livre de chevet d'Henry Bauchau ou Freud au chevet de l'écrivain? <i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> entre inconscient, psychanalyse et écriture <i>Michele Mastroianni</i>	139

Leggere Omero a New York in situazioni estreme. <i>De l'Iliade</i> di Rachel Bepaloff (1943) e <i>Why We Came to the City</i> di Kristopher Jansma (2016) <i>Silvia D'Amico</i>	161
--	-----

II

LIBRI PREDILETTI

---

RAPPRESENTAZIONI

De <i>Don Quichotte</i> au <i>Page disgracié</i> : la passion des lectures compulsives. Le lecteur-personnage, puis auteur, au XVII <sup>e</sup> siècle <i>Christian Biet</i>	177
<i>Paul et Virginie</i> , livre de chevet du XIX <sup>e</sup> siècle. Histoire d'une décadence <i>Guy Ducrey</i>	191
Un livre incomparable. Jean Floressas des Esseintes lecteur de Baudelaire <i>Marco Modenesi</i>	201
Livres de chevet dans l'apprentissage du Narrateur de la <i>Recherche</i> <i>Eleonora Sparvoli</i>	209
"Je vous envoie donc le mien". Le don du livre dans <i>Lettres à Anne</i> (1962-1995) et <i>Journal pour Anne</i> (1964-1970) de François Mitterrand <i>Florence Naugrette</i>	219
"Il trimbalaît toujours un imposant Littré". Secours et pièges d'un "livre-chevet" (ou deux) chez Raphaël Confiant <i>Francesca Paraboschi</i>	229

III

LIBRI PREDILETTI

---

POETI DI OGGI

L'immediatamente vicino <i>Stefano Raimondi</i>	249
Leggere, tradursi nell'altro, scrivere <i>Fabio Scotto</i>	253
Tavole / Tables	263
Indice delle opere letterarie, filosofiche, storiche e religiose <i>a cura di Giorgia Testa Vlahov</i>	271

Pierre-Louis Rey

## Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet

DOI: <http://dx.doi.org/10.7359/856-2018-reyp>

Un colloque portant sur les maisons des écrivains, organisé à Paris en décembre 2008<sup>1</sup>, a montré combien l'intérêt des visiteurs s'attachait en priorité, comme il est naturel, à leurs bibliothèques. Le cas le plus illustre est celui de Montaigne, écrivain plutôt casanier. Cherchant volontiers refuge dans la tour de sa "librairie", riche d'un millier de livres, il en couvrit les poutres de sentences qui se chevauchent au point de constituer de véritables palimpsestes. Cette tour constitue, en somme, un chevet de grande dimension où Montaigne puisa à longueur d'années la nourriture de ses *Essais*. Le visiteur de son château peut, aujourd'hui, reconstituer par l'imagination une bibliothèque qui a été dispersée et conservée dans plusieurs établissements de France, de Suisse et des États-Unis. Je citerai à l'opposé le cas d'Arthur de Gobineau, dont l'inventaire de la bibliothèque a conduit à constater d'étranges lacunes<sup>2</sup>. En sont absents des ouvrages dont il fait pourtant le plus grand cas dans sa correspondance. C'est que, diplomate de carrière et chevalier errant par vocation, il emportait toujours dans ses bagages ses livres préférés<sup>3</sup>. D'où ce paradoxe: plus celui qui voyage est attaché à ses livres, plus il s'expose à les perdre.

À défaut d'avoir beaucoup voyagé, Albert Camus a connu une existence vagabonde. Il quitta l'Algérie en 1942 pour aller soigner ses poumons dans le Massif central, puis vécut à Paris d'un hôtel à l'autre avant de louer un appartement du VI<sup>e</sup> arrondissement. En décembre 1950, il s'installe enfin avec sa famille rue Madame, non loin du jardin du Luxembourg, dans un logement qu'il délaisse à partir de 1954 pour occuper dans le VII<sup>e</sup> arrondissement un

---

<sup>1</sup> Recueilli dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (décembre 2009).

<sup>2</sup> Voir "Fragments de la bibliothèque d'Arthur de Gobineau à Strasbourg", éd. par Lily Greiner, dans *Études gobiniennes* (Paris: Klincksieck, 1966), 139-158.

<sup>3</sup> "Je n'emporterai à Rio que *L'Astrée*, *l'Amadis de Gaule* et le *Palmérim d'Angleterre*, écrit-il par exemple à Zoé Dragoumis (BNU Strasbourg, nouv. acq. fr., 13787). On n'a pas retrouvé les deux derniers.

petit deux-pièces, plus propice à sa vie extraconjugale. Enfin, un an et demi avant sa mort, il achète à Lourmarin, en Provence, une maison où il se promet de passer dorénavant le meilleur de son temps. Où se trouvent les livres qui lui ont appartenu? Pour une grande part, semble-t-il, dans l'appartement familial de la rue Madame, habité aujourd'hui par son fils Jean. Les chercheurs qui y ont eu accès ont témoigné que les ouvrages qui en garnissent les rayons sont couverts, dans leurs marges, d'annotations manuscrites. La publication de ces notes serait d'autant plus instructive que Camus n'a jamais tenu de journal intime et que le réservoir de références offert par ses *Carnets* n'est pas si considérable. Rien n'indique que, lorsqu'il est passé définitivement de l'autre côté de la Méditerranée, il se soit encombré de livres ou qu'il ait dû en abandonner en route. A-t-il acheté ou s'est-il contenté de consulter les très nombreux titres qui lui ont servi pour l'écriture de *La peste* (1947) ou de *L'homme révolté* (1951)? Qu'a-t-il fait de la masse de livres dédicacés qu'il n'a pas manqué de recevoir, comme il est normal quand on est un écrivain célèbre, consacré par le Nobel et, de surcroît, lecteur aux éditions Gallimard? L'appartement de la rue Madame, point fixe de sa bibliothèque – même s'il transportait souvent son chevet ailleurs –, n'est pas apparu à ceux qui ont eu le privilège d'y pénétrer comme un de ces antres à quoi ressemblent parfois les domiciles des écrivains célèbres, saturés de livres du sol jusqu'au plafond.

Si Camus n'a pas eu à déménager une quantité de livres quand il est parti pour la métropole, c'est d'abord parce qu'il n'a hérité d'aucune bibliothèque familiale. Dans son roman inachevé et largement autobiographique, *Le premier homme*, il a placé son héros Jacques Cormery sous le signe du nomadisme en lui prêtant une naissance en catastrophe, quand ses parents arrivent dans la ferme dont le père doit assurer la gérance<sup>4</sup>. Cette invention romanesque, signifiant à quel point le "premier homme" ne dispose d'aucun héritage, accentue un dénuement qui fut celui d'Albert Camus lui-même. Installé avec sa mère à Alger après le décès de son père à la guerre, le héros du roman grandit, à l'image de son auteur, dans un petit appartement, modeste et dépouillé. La pièce principale y est "quasi nue", meublée seulement d'une table carrée et d'un buffet. Chaque jour, on l'oblige à faire la sieste dans le lit de sa grand-mère; poussé contre le mur, celui-ci ne laisse pas de place pour un chevet<sup>5</sup>. À l'image de la veuve Camus, la mère de Jacques Cormery est illettrée, ainsi que sa grand-mère à qui Jacques doit lire les "cartons" des films muets lorsqu'ils vont au cinéma. Quant à l'oncle qui partage l'appartement, il se contente des "grands titres" des journaux, "ce qui lui donnait au moins une teinture des affaires du monde"<sup>6</sup>. Le premier livre qui a compté dans l'existence de Jacques est le roman de Roland Dorgelès, *Les croix de bois*, récit de la Grande Guerre

---

<sup>4</sup> "Naissance dans le déménagement", lit-on dans une note préparatoire du roman, *Œuvres complètes* [désormais OC] (Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", t. IV, 2008), 762-763.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 937.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 800.

dont le maître d'école, M. Bernard (nom attribué dans la fiction au véritable maître, M. Germain), faisait la lecture en classe pour instruire ses élèves sur les souffrances et les sacrifices de leurs aînés. De ses autres livres, Jacques se rappellera la couverture, les caractères d'imprimerie et l'odeur (le "doux contact des pages lisses et glacées de certains livres dont montait aussi une bonne odeur d'imprimerie et de colle"<sup>7</sup>).

Les livres que Jacques lycéen avale "avec la même avidité qu'il mettait à vivre, à jouer ou à rêver"<sup>8</sup> sont des romans de cape et d'épée, comme *Pardail-lan*. L'ouverture d'une bibliothèque municipale dans le quartier élargit son horizon sans que *Le premier homme* offre d'indication sur les titres qu'il y emprunte: "Ce que contenaient ces livres au fond importait peu"<sup>9</sup>. Seules lui sont restées en mémoire leurs couvertures cartonnées, devenues grises et râpeuses, ainsi que cette odeur qui aurait suffi à les distinguer les yeux fermés. D'où cette scène émouvante où l'enfant et sa mère illettrée se penchent, côte à côte, sur des pages auxquelles elle ne comprend rien<sup>10</sup>. Leur communion se fait par la voie, non de l'intelligence, mais de la sensation. "Intercesseur: Vve Camus. À toi qui ne pourras jamais lire ce livre"<sup>11</sup>, a écrit Camus en tête du manuscrit, en guise de dédicace à sa mère. Au moins pouvait-il espérer qu'elle le verrait, le toucherait, le respirerait. Le jour de la distribution des prix, Jacques reçoit un "paquet de livres" qu'il a hâte de feuilleter aussitôt qu'il est rentré chez lui. Curieux d'en connaître les titres, le lecteur se contentera d'un ajout marginal porté sur le manuscrit, *Les travailleurs de la mer*<sup>12</sup>. Camus a-t-il prévu de l'inscrire dans le texte définitif, ou réserve-t-il ce souvenir à son usage personnel? Après avoir fait alterner, au fil des chapitres, l'époque de l'enfance de Jacques et celle de sa maturité, le manuscrit s'arrête au moment où l'enfant s'efface derrière l'adolescent. On lit que Jacques est nommé gardien de but de l'équipe du lycée trois jours après avoir "goûté pour la première fois, défaillant, à la bouche d'une jeune fille"<sup>13</sup>, mais ce qui le nourrit intellectuellement en cette phase décisive de son existence nous demeure inconnu.

Un *Questionnaire* que lui soumit en 1958 un universitaire américain, Carl A. Viggiani, en apprend un peu davantage sur l'enfance de Camus lui-même. À l'école primaire, il a lu "un livre, *Les Enfants de la mer*, que [dit-il] je n'ai plus jamais retrouvé et dont je ne connais même pas l'auteur"<sup>14</sup>. Lui appartenait-il? Il semble n'avoir conservé, à supposer qu'il les eût possédés,

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, 829.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 889.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 891.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 893.

<sup>11</sup> *Ibid.*, 741.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 896 et 897.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 910.

<sup>14</sup> *Questionnaire de Carl A. Viggiani* (janvier-juin 1958), dans *OC*, t. IV, 639. Il évoque ce livre dans *La mer au plus près (L'été)*: "A la mer! À la mer!" criaient les garçons merveilleux d'un livre de mon enfance. J'ai tout oublié de ce livre, sauf ce cri", *OC*, t. III, 2008, 622.

aucun de ses livres d'enfance. Le *Questionnaire* enchaîne sur *Les croix de bois* que, comme dans le roman, son maître M. Germain lisait à haute voix à ses élèves. La vie réelle de Camus s'est toutefois écartée, du moment où il a grandi, de celle qu'il prêtera à son héros. Loin de se contenter de romans de cape et d'épée, le jeune Albert a en effet puisé dans la riche bibliothèque d'un oncle par alliance, boucher fortuné qui vivait dans les beaux quartiers, quelques trésors de la littérature classique et moderne. Cet oncle, racontera-t-il, passait ses matinées à vendre de la viande et le reste de sa journée à lire et à discuter. Un jour, il lui tendit "un petit livre à couverture parcheminée" qui avait pour titre *Les nourritures terrestres*. Âgé de seize ans, Albert trouva cet "hymne aux biens naturels" très fade au regard de ce qu'offraient à ses sens les richesses de son pays<sup>15</sup>. Un an plus tard, il découvre grâce à son professeur de philosophie, Jean Grenier, un roman d'André de Richaud intitulé *La douleur*:

Je n'ai jamais oublié son beau livre, qui fut le premier à me parler de ce que je connaissais: une mère, la pauvreté, de beaux soirs dans le ciel. Il dénouait au fond de moi un nœud de liens obscurs, me délivrait d'entraves dont je sentais la gêne sans pouvoir les nommer. [...] *La Douleur* me fit entrevoir le monde de la création, où Gide devait me faire pénétrer.<sup>16</sup>

L'héroïne de ce roman aujourd'hui oublié a, comme la mère de Camus, perdu son mari pendant la Grande Guerre. Sur ses lectures de divertissement, nous n'en savons guère plus que ce que laisse supposer le roman, à l'exception d'une allusion, dans les réponses au *Questionnaire*, à *Robin des bois*, de Walter Scott. À Carl A. Viggiani, Camus confiera toutefois que, à l'époque du lycée, ses "deux divinités" étaient Molière et Pascal<sup>17</sup> – "Pascal, le plus grand de tous, hier et aujourd'hui", lit-on dans ses *Carnets*<sup>18</sup>. Il faut forcer ses confidences pour savoir que son parcours de lycéen s'est nourri de lectures qui ne relevaient pas seulement du divertissement enfantin.

Camus n'a jamais été "un lecteur infatigable", témoignera Jean Grenier, son professeur de philosophie<sup>19</sup>. Ses *Carnets* légitiment ce qu'on risquerait d'imputer à sa paresse: alors que les anciens philosophes réfléchissaient plus qu'ils ne lisaient, "l'imprimerie a changé ça", regrette-t-il en 1943. "On lit plus qu'on ne réfléchit"<sup>20</sup>. Outre sa naissance précipitée, il a, dans *Le premier homme*, amoindri l'intérêt de son héros pour la lecture afin d'orienter la signification du roman. Du foyer cossu de l'oncle boucher, on connaît les ornements et la vaisselle ("le grès flambé des Vosges", "le service de Quimper"<sup>21</sup>),

---

<sup>15</sup> "Rencontres avec André Gide", dans *La Nouvelle Revue française* (novembre 1951), *Hommage à André Gide*: 223.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 224.

<sup>17</sup> *OC*, t. IV, 640.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 1236.

<sup>19</sup> Jean Grenier, *Albert Camus, souvenirs* (Paris: Gallimard, 1968), 79.

<sup>20</sup> *OC*, t. II, 2006, 990.

<sup>21</sup> *OC*, t. IV, 776.



mais non son étonnante bibliothèque. M. Bernard, le maître d'école, édicte des règles de vie plus encore qu'il n'apprend à lire, à écrire ou à compter. Renouant avec son élève plus de trente années après lui avoir révélé le roman de Dorgelès, il lui transmettra ce livre "couvert de papier brun d'épicerie et sans inscription sur la couverture"<sup>22</sup>, mais l'enfant doit à une transmission orale d'avoir découvert le monde de la guerre. L'objet lui-même est présenté comme une relique chargée d'émotion plutôt que comme un texte. Quant à Jean Grenier, qui devint l'ami de Camus après avoir été son maître, il est transposé dans le manuscrit du roman sous la figure d'un administrateur des douanes en retraite. Le jour où Jacques se rend à son domicile, il observe de "beaux meubles rustiques" et une "bergère recouverte de cretonne"<sup>23</sup>, mais pas le moindre livre. La place dissymétrique accordée aux deux enseignants par le romancier a une explication. Le maître d'école est fortement présent dans le roman parce que ses vertus morales ont permis à Jacques de devenir un homme; responsable de sa formation intellectuelle, le professeur de philosophie en est évincé. Quant au déguisement de ce dernier en douanier, il est cruel pour la figure de Jean Grenier: un douanier a en effet pour fonction de contrôler les richesses des autres sans en produire soi-même. "Chapitre à écrire et à supprimer", a noté Camus sur son manuscrit<sup>24</sup>, comme si, obéissant à un besoin intime de tracer ce portrait désobligeant, il se refusait néanmoins à le livrer au public. La principale différence qui sépare Albert Camus du héros de son roman reste toutefois que celui-ci n'est pas devenu un écrivain. On ignore à quel métier il doit d'avoir échappé à la pauvreté. On a même le sentiment qu'il ne lit jamais: qu'il voyage en bateau ou en avion, nulle part il n'est écrit qu'il ouvre le moindre livre<sup>25</sup>.

*Le premier homme* s'oppose symétriquement au récit de Jean-Paul Sartre, presque contemporain, intitulé *Les mots* (1964). Celui-ci est composé de deux parties: "Lire" et "Écrire". "Poulou" (surnom d'enfance de Sartre) n'a pas besoin d'aller puiser chez un oncle lointain ses nourritures intellectuelles ou d'attendre le jour de la distribution des prix: la maison où il grandit est tapissée de livres, parmi lesquels figurent en bonne place ceux qu'a publiés son grand-père. Alors qu'on se parle volontiers en alexandrins dans la famille de Sartre, la mère de Jacques, quasiment sourde, s'exprime par bribes de phrases. C'est à la fois *avec* et *contre* l'héritage livresque de sa famille, dont la première partie des *Mots* offre un inventaire détaillé, que Poulou deviendra un écrivain; à l'inverse, accentuant pour les besoins du roman les données de son enfance, Camus sublime par l'amour l'ignorance de ses proches. Qualifiant Jacques

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, 832.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 758 et 760.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 756.

<sup>25</sup> Voir par exemple le voyage en bateau où Jacques paresse et rêve (ibid., 761-762), tandis que Camus, voguant pour les États-Unis, profite de ses moments de solitude pour lire et travailler (*Carnets*, dans *OC*, t. II, 1048-1052). Voyageant vers l'Amérique du Sud, il lit le *Journal* d'Alfred de Vigny (*OC*, t. IV, 1010 ss.).

Cormery de “monstre” lorsque celui-ci quitte le foyer pour des milieux cultivés, il fait de lui un héros tributaire des richesses naturelles plutôt que de celles qui sont contenues dans les livres. Ayant formulé, dans *Noces*, qu’il y avait un temps pour vivre et un temps pour écrire, il a conçu, dans son roman, un héros qui accepte que le temps pour écrire ne vienne jamais pourvu que son existence s’accomplisse en harmonie avec le monde, à l’opposé de Proust pour qui “la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c’est la littérature”<sup>26</sup>. La lecture est, au demeurant, une activité solitaire. Engagé en politique et dans la rédaction d’un journal, fondateur d’une troupe théâtrale, équipier de football aussi longtemps que sa santé l’y a autorisé, Camus a toujours préféré les activités collectives, qui invitent à la solidarité. “Vraiment, le peu de morale que je sais, je l’ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités”, déclare-t-il dans une de ses dernières interviews<sup>27</sup>. Comment ses professeurs d’université ont-ils accueilli cette confiance? “Acquérir ce savoir-vivre (avoir vécu plutôt) qui dépasse le savoir-écrire”, a-t-il écrit en 1938 dans ses *Carnets*<sup>28</sup>. On comprend pourquoi il a choisi de ne pas faire de Jacques Cormery un personnage d’écrivain.

Si le destin en avait décidé autrement, la vie de Camus aurait pu ressembler à celle de Meursault, le héros de *L’étranger*. À l’image de Camus, contraint par sa tuberculose de renoncer à l’agrégation, celui-ci a “dû abandonner [ses] études”<sup>29</sup>. Si le football l’intéresse, c’est dans la mesure où il observe, de son balcon, les spectateurs qui reviennent du stade. Jusqu’à l’instant où il se heurte à la fatalité, il mène en harmonie avec le monde (la lumière, le soleil, la mer) une vie végétative conforme à la leçon du narrateur de *Noces à Tipasa*. Son oisiveté, le dimanche qui suit l’enterrement de sa mère, est meublée de lectures dérisoires:

Un peu plus tard, pour faire quelque chose, j’ai pris un journal et je l’ai lu. J’y ai découpé une réclame des sels Kruschen et je l’ai collée dans un vieux cahier où je mets les choses qui m’amuse dans les journaux.<sup>30</sup>

En prison, son unique lecture, répétée à longueur de journées et qu’on n’ose appeler “de chevet”, sera celle d’un “vieux morceau de journal” découvert dans sa cellule, entre sa paille et la planche du lit, “presque collé à l’étoffe, jauni et transparent”<sup>31</sup>. Faut-il s’apitoyer sur sa pauvreté intellectuelle? Le jour où il avait répondu à son patron, qui lui proposait une promotion à Paris,

---

<sup>26</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu* (Paris: Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, t. IV, 1989), 474.

<sup>27</sup> *Pourquoi je fais du théâtre?*, dans *OC*, t. IV, 607.

<sup>28</sup> *OC*, t. II, 862.

<sup>29</sup> *OC*, t. I, 2006, 165.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 152. Les “sels Kruschen” étaient censés donner de la vigueur.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 187.

qu'“on ne changeait jamais de vie, qu'en tout cas toutes se valaient”<sup>32</sup>, il avait traduit l'idée exprimée par Camus dans *Le mythe de Sisyphe*: au regard de l'absurdité du monde, “un surnuméraire aux Postes est l'égal d'un conquérant” et “toutes les expériences sont [...] indifférentes”<sup>33</sup>.

Camus aurait pu épouser la vie de ce peuple d'Algérie – son peuple – chez qui “l'intelligence n'a pas de place comme en Italie. Cette race est indifférente à l'esprit. Elle a le culte et l'admiration du corps”, écrit-il dans *Noces*<sup>34</sup>. Lorsqu'il crée, en 1938, une nouvelle revue intitulée *Rivages*, il la présente en ces termes:

À l'heure où le goût des doctrines voudrait nous séparer du monde, il n'est pas mauvais que des hommes jeunes sur une terre neuve, proclament leur attachement à ces quelques biens périssables et essentiels qui donnent un sens à notre vie: mer, soleil et femmes dans la lumière. Ils sont le bien de la culture vivante, le reste étant la civilisation morte que nous répudions.<sup>35</sup>

Il revient incessamment sur les plaisirs de la mer. Ce n'est assurément pas pour y lire à l'abri d'un parasol qu'il fréquente les plages, mais afin de “se taper un bain”. Ainsi dit-on à Alger pour “prendre un bain”<sup>36</sup>. On soupçonne une part de pose dans ses proclamations. Après tout, il a fallu qu'il prenne la plume pour chanter les vertus de la nature. Exilé à Paris dans un milieu d'intellectuels où il se sentira toujours mal à l'aise, il fera volontiers de son appartenance à un peuple de “barbares” une revendication personnelle; mais lui aussi comptera, fût-ce à son corps défendant, parmi les intellectuels de son temps. Et les premières pages de ses *Carnets*, commencés en 1935, laissaient déjà percer sa vocation littéraire. “L'œuvre est un aveu. Il me faut témoigner”, y lit-on<sup>37</sup>.

Sa vocation ressort de quelques “Notes de lecture” rédigées en avril 1933, aux approches de la vingtième année. Stendhal y occupe la première place. “Ai relu Stendhal toute la journée. Impossible de travailler”, écrit-il<sup>38</sup>, comme si la lecture d'un grand écrivain paralysait son désir d'écrire. “En tant qu'écrivain j'ai commencé à vivre dans l'admiration”, confiera-t-il dans ses *Carnets*<sup>39</sup>. Trop vive, l'admiration risque d'être moins stimulante que décourageante. “Pour la première fois après lecture de *Crime et châtiment*, doute absolu sur ma vocation. J'examine sérieusement la possibilité de renoncer”, note-t-il le

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, 165.

<sup>33</sup> *Ibid.*, 266-267.

<sup>34</sup> *Ibid.*, 124.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 869. Cette revue ne comptera que deux numéros.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 118.

<sup>37</sup> *OC*, t. II, 795.

<sup>38</sup> *Ibid.*, 955.

<sup>39</sup> *OC*, t. IV, 1105.

8 août 1957, trois mois avant de recevoir le prix Nobel<sup>40</sup>. André Gide, alors qu'il avait passé la soixantaine, avouait à Paul Valéry: "À notre âge on a pris son parti des chefs-d'œuvre des autres"<sup>41</sup>. Camus, qui n'atteindra pas la cinquantaine, n'en a jamais pris son parti.

Au moins ses lectures de pièces sont-elles les prémices d'un amour de la scène et d'un engagement collectif qu'il a concrétisés à vingt-deux ans en fondant une troupe théâtrale. Dès l'âge de vingt ans, il a lu Eschyle, comme il lira et relira toute sa vie les trois grands tragiques grecs aussi bien que les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique. À ses yeux, une pièce est, en effet, un beau texte qui trouve son aboutissement grâce au corps<sup>42</sup>. Toujours, il voudra tenir les deux bouts de la chaîne. Au-delà des genres (théâtral ou romanesque), l'imaginaire de la lecture varie d'un sujet à l'autre. Certains donnent des contours précis à l'univers de la fiction, d'autres laissent flotter leur imagination; les uns conforment les personnages de l'œuvre aux descriptions de l'auteur, d'autres s'en éloignent pour plaquer sur eux des figures familières. Pour Camus, lire signifie mettre en scène, fût-ce virtuellement. Si tout auteur dramatique imagine d'avance, quand il découvre une pièce, le décor et les visages qui donneront chair aux rôles, Camus a lu dans le même esprit les romans qui ont marqué sa jeunesse. Il a adapté *Le temps du mépris* (1936) parce que, se familiarisant avec le roman de Malraux, il s'était accoutumé à le voir. De même pour *La condition humaine*, qu'il s'appropriait à mettre en scène quand la guerre éclata. Un an avant sa mort, il écrit dans le programme des *Possédés*, adaptés du roman de Dostoïevski: "À plus d'un titre, je peux dire que je m'en suis nourri et que je m'y suis formé. Il y a près de vingt ans en tout cas que je vois ses personnages sur la scène"<sup>43</sup>. S'imprégner au fil des années du roman de Dostoïevski, c'était donner existence aux fantômes de ses lectures. Dans le programme qu'il élabore la même année pour le théâtre que le Ministère de la Culture doit lui confier, les deux seuls contemporains français qu'il retient sont deux romanciers: Louis Guilloux et Hervé Bazin<sup>44</sup>. Il avait relu en 1946 le roman de son ami Guilloux, *Le sang noir*. "Je ne connais personne aujourd'hui qui sache faire vivre ses personnages comme tu le fais", lui avait-il écrit le 24 octobre<sup>45</sup>. L'adapter, ce serait faire vivre sur une scène des figures qui vivaient déjà dans ses romans.

On retiendra encore, parmi les "Notes de lecture" de sa vingtième année, cette réflexion relative à André Gide, qu'il a appris à aimer: "Je n'ose plus

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, 1261.

<sup>41</sup> André Gide, *Journal* (Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", t. II, 1997), 460.

<sup>42</sup> C'est la leçon de Copeau et celle d'Artaud que Camus veut unir. "Copeau plaçait avant toute chose le texte, le style, la beauté [...]" (OC, t. IV, 615), mais aussi: "Le corps dans le théâtre: tout le théâtre français contemporain (sauf Barrault) l'a oublié" (OC, t. II, 928).

<sup>43</sup> OC, t. IV, 537.

<sup>44</sup> Voir *Un nouveau théâtre* (25 juin 1959), *ibid.*, 658.

<sup>45</sup> Albert Camus - Louis Guilloux, *Correspondance. 1945-1959*, éd. par Agnès Spiquel-Courdille (Paris: Gallimard, 2013), 58 (souligné par Camus).

relire *Les nourritures* [terrestres], pour garder intact le souvenir de l'ivresse et de l'extase qu'elles m'ont procurées"<sup>46</sup>. On revient sans cesse à un ouvrage parce qu'il nous touche, ou, à l'inverse, on s'empêche de le relire afin de ne pas abîmer son impression initiale. Peut-être certains d'entre nous gardent-ils à portée de la main un livre sacré, dont ils trouveraient cruel de se séparer, mais qu'ils tremblent de rouvrir en songeant qu'une première rencontre est forcément la plus belle. Quand M. Bernard, dans *Le premier homme*, remet à Jacques le livre qui a marqué son enfance, celui-ci est ému d'en reconnaître la couverture, mais rien n'indique qu'il le rouvre.

Les *Carnets* de Camus ne sont pas un journal intime. Il y consigne des réflexions personnelles, des observations, des projets d'œuvres et surtout des citations. Il nous arrive d'annoter (voire de gribouiller) les livres auxquels nous tenons, d'entamer dans leurs marges une discussion avec leurs auteurs. Ainsi faisait Camus, à en croire ceux qui ont feuilleté les ouvrages de la rue Madame. Il en recopie aussi des fragments dans ses carnets (carnets de chevet?), souvent sans commentaire, comme pour se les approprier. Non qu'il s'accorde toujours avec leurs auteurs: consigner une citation revient parfois à en faire un objet de discussion ou de polémique. Ainsi, préparant *L'homme révolté*, se nourrira-t-il de la lecture des penseurs socialistes russes qui ont conduit à la catastrophe communiste du XX<sup>e</sup> siècle. Empiler des livres à son chevet, ce peut être engranger les provisions qui permettront d'aiguiser sa pensée et contre lesquelles on partira en guerre en vue de composer un pamphlet.

Il est souvent passé d'un domicile à un autre à l'époque où il rédigeait son Diplôme d'études supérieures, *Métaphysique chrétienne et néoplatonisme*. La bibliographie de son mémoire nous renseigne sur la somme d'ouvrages historiques et philosophiques érudits qu'il dut absorber en cette année d'études<sup>47</sup>. La bibliothèque de la Faculté des Lettres d'Alger lui a principalement fourni ses ressources. Saint Augustin, qui tient alors la première place dans ses préoccupations de philosophe, continuera de nourrir sa pensée. Il arriva que son chevet fût celui d'un lit d'hôpital. Une hospitalisation contraint le malade à grouper sur une petite table inconfortable et encombrée les livres indispensables à sa survie. À Carl A. Viggiani, il confiera que c'est à l'hôpital qu'il a lu les œuvres d'Épictète parce qu'elles l'ont "aidé à tenir"<sup>48</sup>. Schopenhauer, Kierkegaard ou Nietzsche lui fournissent à partir de 1938 un matériau de réflexions en vue du *Mythe de Sisyphe*. Chacun des ouvrages mis en chantier suppose des lectures abondantes: histoire de l'Antiquité pour *Caligula*, études de caractère historique et médical pour *La peste*, ouvrages sur le socialisme en Russie au XIX<sup>e</sup> siècle à la fois pour sa pièce des *Justes* et pour *L'homme révolté*, autant de livres savants qu'il n'emporte évidemment pas toujours avec lui. Ayant besoin de revenir, pour préparer ce dernier essai, à la philosophie

---

<sup>46</sup> OC, t. I, 959.

<sup>47</sup> Voir cette longue liste, *ibid.*, 1077-1081.

<sup>48</sup> OC, t. IV, 645.

de la Grèce antique qu'il a étudiée à la Faculté, il demande le 2 février 1947 à Louis Guilloux: "N'aurais-tu pas par hasard une édition (avec traduction) des fragments d'Épicure?"<sup>49</sup>. À l'image de Proust, qui possédait peu de livres, il met ses amis à contribution pour qu'ils lui prêtent l'ouvrage dont il n'a que momentanément besoin et dont il se défera ensuite. Son dernier roman, *Le premier homme*, promis à remonter jusqu'aux premiers colonisateurs de l'Algérie, le conduit à fréquenter, au gré de ses séjours à Alger, la Bibliothèque Nationale de la ville. Ces recherches, qui ne pouvaient être de chevet, ont été laborieuses: "Les mairies d'Algérie n'ont pas d'archives la plupart du temps", lit-on dans les ébauches<sup>50</sup>. Il travaillait assidûment à son roman: à la fin du mois de mars 1959, comme il était venu auprès de sa mère qui venait de subir une opération, je l'ai aperçu penché sur un livre dans un coin de la grande salle de lecture. Je me suis approché, il a levé la tête, et, faute de trouver les mots pour l'aborder, j'ai fait demi-tour. J'ignorais à l'époque qu'il se documentait afin de donner une perspective historique à ce roman dont seuls ses proches soupçonnaient l'existence.

Au moins devait-il posséder les livres que lui envoyaient et lui dédicaçaient ses amis. Il les sépare difficilement de la personnalité de leur auteur. Préfaçant l'édition posthume des poèmes de René Leynaud, fusillé en 1944 par les Allemands, il prévient: "Je suis mauvais juge de ces poèmes. C'est que j'aimais Leynaud"<sup>51</sup>. De Louis Guilloux, il retient en priorité qu'il est un des rares écrivains de son époque à parler du prolétariat en connaissance de cause; comme lui, il a en effet grandi dans un milieu pauvre. Si *Le sang noir* est généralement considéré comme son chef-d'œuvre, c'est à son premier livre, *La maison du peuple*, que Camus a donné une préface:

Je n'ai jamais pu le lire sans un serrement de cœur: je lis avec des souvenirs. Il me parle sans arrêt d'une vérité dont je sais, malgré les professeurs de philosophie et de tactique, qu'elle passe les empires et les jours: celle de l'homme seul en proie à une pauvreté aussi nue que la mort: "Il savait, en écoutant le sifflet des locomotives, si le temps serait à la pluie". J'ai si souvent relu ce livre que ce sont des phrases comme celles-là qui m'accompagnent, maintenant, quand je l'ai refermé.<sup>52</sup>

Comme jadis *La douleur*, d'André de Richaud, *La maison du peuple* fait écho à une sensibilité intime, prédisposée à accueillir le roman; s'inscrivant dans la mémoire, celui-ci y imprime le rythme de ses phrases. Il n'est presque plus besoin de chevet quand on est en mesure de se réciter *par cœur* ses livres préférés.

Un an avant de mourir, il préface la réédition d'un livre de Jean Grenier, *Les îles*. On comprend mieux que s'il a, dans *Le premier homme*, effacé et même

---

<sup>49</sup> Camus - Guilloux, *Correspondance. 1945-1959*, éd. cit., 93.

<sup>50</sup> OC, t. IV, 918.

<sup>51</sup> OC, t. II, 710.

<sup>52</sup> *Ibid.*, 714-715.



maltraité sous le masque d'un douanier la figure de son professeur, c'était afin de dépouiller son héros des prestiges de l'intelligence plutôt que par irrespect envers celui qui l'initia à la philosophie. "J'avais vingt ans lorsque, à Alger, je lus ce livre pour la première fois", écrit-il en tête de la préface des *Îles*<sup>53</sup>. Il y explique comment, adorant alors des "dieux de jouissance", il lui fallait un intermédiaire pour y retourner "avec moins d'arrogance"<sup>54</sup>: "À l'époque où je découvris *Les Îles*, je voulais écrire, je crois. Mais je n'ai vraiment décidé de le faire qu'après cette lecture"<sup>55</sup>. Jacques Cormery, le héros du *Premier homme*, est privé – à moins qu'il n'en soit épargné – de ce relais qui, allant de la lecture au monde et du monde à l'écriture, l'inviterait à écrire à son tour. Puisant à la même source que son maître, Camus a fondu son inspiration avec la sienne. "Aujourd'hui encore, il m'arrive d'écrire ou de dire, comme si elles étaient miennes, des phrases qui se trouvent dans *Les Îles* ou dans les autres livres de son auteur"<sup>56</sup>.

Il préface aussi, à la même époque, l'édition allemande des *Poésies* de René Char. Ils ont fait connaissance en 1946, et si le volume de leur correspondance est plutôt mince, c'est qu'ils ont souvent eu l'occasion de se parler ou, mieux encore, de rester côte à côte silencieux – marque, pour Camus, d'une vraie et forte amitié. "Avant de vous connaître, je me passais de la poésie", écrit-il à son ami le 18 mai 1956<sup>57</sup>. Il signifie, non qu'il ne *lisait* pas de poésie, mais qu'elle ne lui était pas indispensable. Comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, il a admiré Paul Valéry, puis Rimbaud. Il fallait qu'il eût lu aussi les poètes surréalistes pour dénoncer, dans *L'homme révolté*, leur prétention de tourner le dos au réel. De même qu'il s'est abreuvé jusqu'à plus soif des penseurs socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, de même s'est-il appliqué à lire des poètes égarés par leur formalisme. Les uns et les autres menaient, sur des plans différents, à des impasses. Char fut pour lui, plus qu'un ami, une âme-sœur. Les poèmes dont il se nourrit sont ceux de Char lui-même, mais aussi ceux qu'il a découverts à son instigation, ceux de Hölderlin, par exemple. De l'intimité des deux hommes est né un livre de photos de la Provence, illustrées par de brefs poèmes en prose de Camus, *La postérité du soleil*. On croirait lire du René Char, de la même façon que, dans certaines des phrases qu'il écrit désormais, Camus a l'illusion de lire du Jean Grenier. Il communique avec les livres qui le touchent en se donnant, et en nous donnant, le sentiment d'en être devenu à son tour l'auteur.

---

<sup>53</sup> OC, t. IV, 621.

<sup>54</sup> *Ibid.*, 622.

<sup>55</sup> *Ibid.*, 623.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> Albert Camus - René Char, *Correspondance. 1946-1959*, éd. par Franck Planeille (Paris: Gallimard, 2007), 144.